

Prologue

Je suis née un matin du mois de juin. Ma mère ne m'a raconté que peu de choses sur cette journée. Elle a toujours été avare de commentaires sur les circonstances de ma naissance et sur ce qui nous concernait, mes sœurs et moi-même, en général, contrairement à papa. Elle m'a simplement dit qu'il faisait beau ce jour-là. C'est plutôt succinct comme précision pour un tel événement. Une naissance n'est pourtant pas à mes yeux quelque chose d'anodin.

Quoiqu'il en soit, mes parents, Marc et Isabelle Dumas ont choisi de m'appeler Stella. En fait, c'est plutôt papa qui avait pris la décision de me prénommer ainsi, car ce n'était en aucun cas la préoccupation de ma mère, et de plus, elle avait si peu d'imagination. Puis cela ne l'importait pas outre mesure. Papa n'était point contrarié par cette attitude, puisqu'elle le laissait choisir. Cela lui faisait même plaisir qu'elle le laisse assumer cette responsabilité, car il se sentait ainsi plus investi dans sa future paternité. Comme il le pensait, « C'est déjà elle qui vit pleinement cette grossesse, moi je me sens malheureusement si peu impliqué. Je suis donc content qu'elle me laisse cette tâche ». D'ailleurs, ce n'en était pas une pour lui, c'était même au contraire merveilleux et il lui en était reconnaissant. De ce fait, il n'y avait pas entre eux, comme dans beaucoup de couples, de bagarres au sujet du choix des prénoms. C'était toujours ça de gagné.

Stella signifie étoile. Pour papa, j'étais son étoile, la plus brillante des étoiles. Il me disait même qu'un jour, je deviendrais une étoile de la danse. « Mais pourquoi avait-il déjà de telles pensées pour moi ? »

J'étais la troisième enfant de la famille. « Encore une fille ! » comme avait dit papa ! Ceci commençait à devenir de la routine pour eux, même si toutes les naissances ne se ressemblent pas et sont plus ou moins désagréables.

Très tôt dans la matinée, papa conduisit ma mère à la clinique, les premières douleurs étant apparues depuis déjà un bon moment. Bref, après quelques heures qui parurent insupportables à ma mère et interminables à mon père qui attendait à l'autre bout du service, dans une salle d'attente prévue à cet effet, j'ai vu le jour à onze heures précises du matin. Le soleil était déjà haut. Le ciel était d'un bleu azur à en couper le souffle. Pas un nuage ne faisait entrave à ce ciel limpide. Les oiseaux, les abeilles et les papillons s'en donnaient à cœur joie.

Très vite, nous avons été toutes les deux reconduites dans notre chambre, et là, j'ai pu sentir pour la première fois l'air naturel qui pénétrait par la fenêtre entrouverte. Par contre, ma mère n'en pouvait plus, et elle se fit à ce moment précis la promesse que jamais plus elle n'aurait d'enfants, que la famille était bien assez grande. Elle ne retomberait pas dans le piège de la maternité et de l'enfantement. Non plus jamais.

Papa, aussitôt informé par la sage-femme est arrivé. Il a embrassé ma mère et s'est approché de mon berceau. Il m'a observée, m'a ensuite prise dans ses bras, et m'a bercée en me murmurant des tas de choses à l'oreille. Déjà, à cet instant, je savais que ce serait un merveilleux papa, que nous nous entendrions bien tous les deux, qu'il m'emmènerait partout avec lui et qu'il m'accorderait beaucoup de temps.

Je le sentais qui s'accrochait à moi, qui n'arrivait pas à me lâcher et à me reposer dans mon berceau, mais pourquoi ?

Chapitre 1

Isabelle n'avait que seize ans lorsqu'elle fut déscolarisée. En effet, pour elle l'école n'était pas importante et ne représentait que peu d'intérêt. De plus, elle ne voulait pas faire, comme la plupart des autres élèves, de longues études, ni même de courtes. S'il n'en avait tenu qu'à elle, elle aurait arrêté les cours plus tôt. Selon ses convictions, avoir déjà passé un peu plus de treize ans sur les bancs de l'école, c'était déjà trop. Dès l'âge de deux ans et demi, elle fut inscrite en classe de maternelle. A ce moment, tout allait bien, car ce n'était à ses yeux pas vraiment une école. C'était plutôt un lieu où elle pouvait jouer avec ses petites camarades, se barbouiller les mains et le visage de peinture, même si sa maîtresse le lui interdisait, d'étaler de la pâte à modeler de partout. De même, durant les récréations, elle s'en donnait à cœur joie.

Cependant, dès la primaire, elle en eut vite marre des heures de classe. Elle trouvait les journées horriblement longues et supportait difficilement de rester assise des journées entières, à écouter l'institutrice lui inculquer les règles de grammaire, les conjugaisons, les mathématiques, l'histoire et la géographie. Cela ne l'intéressait pas énormément. Déjà, à cette époque, elle pensait « Mais, à quoi cela me servira t-il ? Je n'ai pas l'intention de devenir professeur, ni même banquière ou je ne sais quoi ! Ce n'est pas parce que je n'aurai pas de connaissances en géographie ou en mathématique que je serai plus idiote que les autres ». Etre attentive en classe lui demandait beaucoup d'efforts... Très vite, elle n'en était plus capable, et elle se souvient encore des nombreuses punitions données par sa maîtresse. Mais quel était l'intérêt de lui faire copier de pleines pages de « Je dois me concentrer en classe, et je dois faire le travail demandé » ? A rien sans doute, puisque le lendemain, c'était la même chose. Isabelle était incapable de canaliser son

énergie. Le pire pour elle était aussi qu'elle était la plupart du temps triplement punie, puisque, le soir, en rentrant chez elle, non seulement sa punition était doublée par sa mère, mais elle recevait également une correction par son père, qui ne supportait pas l'idée que sa fille ne travaille pas en cours et qu'elle soit dissipée. Ce n'était certes pas une solution, mais ses parents se sentaient tellement désespérés qu'ils pensaient bien sûr agir justement.

Ils n'avaient pas eu, ni l'un ni l'autre, la chance de pouvoir aller en classe très longtemps, car à l'époque, les enfants quittaient très vite les bancs de l'école puisqu'ils devaient travailler avec leurs parents et également les aider à subvenir aux besoins de la famille. Aussi, ses parents voulaient vraiment lui offrir cette chance d'étudier, et d'apprendre un vrai métier. Un métier qui lui rapporterait un salaire convenable, un métier qui lui plairait et dans lequel elle s'épanouirait. Par contre, Isabelle ne comprenait pas et n'acceptait pas cet acharnement. Après tout c'était sa vie à elle. Ses parents se sont toujours soutenus l'un et l'autre et se sont battus tant qu'ils ont pu. Ils se sont très longtemps opposés à leur fille qui leur demandait de pouvoir arrêter les cours. Quoiqu'il en soit, ils n'eurent plus le choix lorsqu'elle eut seize ans. En effet, au vu de ses résultats scolaires catastrophiques, de ses renvois successifs de l'école, ils ne purent que se résigner. Pourtant, ils avaient tout essayé, des sanctions au chantage, en passant par l'affection et la tendresse, sans jamais avoir réussi. Totalement déroutés, ne sachant plus quoi faire, ni comment agir, ils décidèrent ensemble de parler à leur fille, tout en espérant cependant que cette fois, elle les écouterait et leur donnerait raison. Ils convinrent ensemble qu'il ne fallait surtout pas s'énerver, mais qu'ils devaient tout de même faire preuve de fermeté à l'égard de leur fille. Elle ne devait en aucun cas prendre le dessus et avoir gain de cause.

— Mais enfin, Isabelle. Il s'agit de ton avenir, s'exclamèrent-ils en chœur.

— Oui, justement, vous avez raison. De **MON** avenir. Donc, comme je vous l'ai déjà dit et redit, mon avenir, ce n'est pas sur les bancs de l'école que je veux le passer. Ce n'est pas parce que vous avez envie que je continue ma scolarité que c'est mon rêve. Non, ça ne l'est pas. J'ai d'autres ambitions.

— Mais que vas-tu faire, tu n'as que seize ans ! Tu n'as pas de diplôme, donc pas de métier... Tu ne trouveras jamais de travail, dit calmement sa mère.

— Détrompez-vous. De toutes manières, vous vous en êtes rendus compte, enfin, je l'espère... mais, il est inutile de continuer à m'envoyer en cours. Je n'y fais rien, et autant vous le dire, je suis encore renvoyée. La lettre arrivera certainement demain...

— Encore ! Non cette fois, ça suffit, vociféra son père. Sa colère était grandissante et il était à deux doigts de la gifler. Nous allons te trouver une école dans une pension, et là, tu n'auras pas le choix. D'ailleurs, nous nous sommes déjà renseignés et nous attendons une brochure d'information ainsi qu'un dossier d'inscription. Nous les aurons certainement au courrier demain matin. Ce sera comme ça, un point c'est tout ! Il n'y a rien à ajouter. Et il ne mentait pas. Cette fois, il ne s'agissait, selon lui, pas de chantage mais d'une réalité ancrée.

Les parents voulaient faire comprendre à leur fille que ce n'était pas elle qui décidait, mais il leur était aussi difficile de s'affronter continuellement avec leur unique enfant.

— Non, pas question ! Vous savez très bien que ce sera pareil que ce soit ici ou ailleurs. Je vous préviens : vous allez gaspiller votre argent inutilement... S'il le faut, je m'enfuirai et cette fois ci, je ne reviendrai pas. Vous ne me reverrez pas... Si c'est ce que vous voulez, alors tant pis. Et je ne plaisante pas, vous pouvez en être certains.

— Alors que veux-tu ? demanda son père plus inquiet qu'il n'aurait voulu le montrer. Ne me dis pas que tu es entrain de nous faire chanter...

— Ecoutez, papa, maman. Je ne souhaite pas me brouiller avec vous, mais il faut me comprendre. Ce que je désire avant tout, c'est travailler, gagner de l'argent, et en profiter. J'ai envie de sortir avec mes amis. L'école, **ÇA NE M'INTÉRESSE PAS**. Pour moi, la vie c'est autre chose...

— Crois-tu que tu vas trouver un travail aussi facilement ? N'oublie pas que tu n'as que seize ans, ajouta son père.

— En fait, j'ai trouvé du travail ce matin... Une copine m'a dit que dans la boîte de son père, ils cherchaient des employés, et qu'ils prenaient même des jeunes.

Les parents d'Isabelle restèrent interdits. Elle avait déjà agi et ceci sans leur en parler avant.

Ils pensaient bien que leur fille leur faisait du chantage, mais, de l'autre côté, ils savaient pertinemment que celle-ci n'en ferait qu'à sa tête, et qu'elle serait capable de s'enfuir de la pension, et de ne plus revenir. Or, cela, ils n'en voulaient pas. Isabelle était leur fille unique, et ils n'avaient pas envie de la perdre. Si elle fuguait, la reverraient-ils un jour ? Que deviendrait-elle ? Et s'il lui arrivait malheur ? Non, ils ne pouvaient pas risquer une telle chose, aussi acceptèrent-ils sa demande. Quoiqu'il en soit, ils pensèrent que si un jour elle regrettait son choix, elle pourrait toujours reprendre une formation et qu'ils l'aideraient si elle en avait besoin. Ils se doutaient aussi que leur propre situation avait joué sur sa décision et sur son envie d'arrêter l'école. Aucun des deux ne travaillaient, car la vie ne leur avait guère été favorable. Ils n'avaient pour vivre que le revenu minimum d'insertion, soit une somme dérisoire, par rapport à la quantité de factures à payer. Elle n'avait jamais travaillé, et lui avait licencié quelques années auparavant. Etant donné son âge avancé et sa santé quelque peu précaire, il n'avait pas pu retrouver du travail. Isabelle le savait et elle ne voulait certainement pas être une charge supplémentaire pour eux. Elle souhaitait leur éviter de se priver de l'essentiel pour payer sa scolarité, ses frais d'inscription dans les écoles. Peut-être était-ce un prétexte, ce qui était fort possible puisque toutes les occasions étaient bonnes pour n'en faire qu'à sa tête. Le vrai problème était qu'elle avait des envies que ses parents ne pouvaient pas assumer, même si cependant, il y avait toujours eu de quoi manger chez eux.

— D'accord, mais es-tu sûre que tu pourras travailler ? Tu es si jeune, presque une enfant...

— Non ! s'écria Isabelle. Je ne suis plus une enfant J'estime être assez âgée. Et d'ailleurs, je suis bien plus mature que les élèves de ma classe.

— Oui, bien sûr, reprit sa mère avec douceur, mais pour nous, tu es toujours notre enfant, notre bébé. Inutile de le nier. Et cesse de lever le ton, s'il te plaît !

— Et d’abord, c’est quoi cette entreprise ? demanda son père quelque peu fâché et coupant ainsi court aux effusions entre la mère et la fille.

— Il s’agit de l’entreprise située derrière le supermarché. Ce n’est pas très loin. Je pourrais toujours y aller à vélo, le temps que je passe mon permis et que je puisse m’acheter une voiture. C’est une boîte de textile, mais ça m’est égal. L’essentiel, c’est que je travaille. Au début, je serai à l’essai pendant quinze jours. Après, ils m’ont dit que j’aurai un contrat de deux mois, et si tout va bien, ils m’embaucheront.

— Es-tu vraiment sûre ? Tu pourrais le regretter, ne put s’empêcher de dire sa mère.

— Maman ! Je te le répète. Je suis certaine de mon choix. J’y ai vraiment réfléchi. Premièrement, c’est sûr que je ne veux pas retourner en cours. Deuxièmement, si vraiment ce travail ne me plaisait pas ou s’il s’avérait trop difficile, j’en chercherai un autre. Ce n’est pas plus compliqué que cela. Inutile de vous tracasser pour rien...

— Troisièmement, ne put s’empêcher d’ajouter sa mère, si un jour, tu regrettes ta décision et que tu veuilles reprendre l’école ou suivre une formation, tu n’auras qu’à nous le faire savoir. Nous serons là, et nous te soutiendrons.

— Surtout, ne rêvez pas et ne comptez pas là-dessus.

La discussion fut close, mais Isabelle était ravie. Elle se retenait de faire exploser sa joie devant ses parents, car elle savait qu’ils souffraient et qu’ils étaient déçus. Ils ne voulaient que son bien à elle, mais leur désir ne correspondait pas à ses attentes. Elle attendit, par respect pour eux d’être dans sa chambre pour laisser aller ses émotions. Enfin, elle avait gagné. Finis l’école, les professeurs pénibles, les devoirs, les colles, les mots sur le carnet de liaison, les renvois successifs... « Ça y est. Je vais enfin bosser, gagner ma vie. Finis la galère. Je vais avoir du fric et pouvoir m’acheter ce que je veux. » raisonna-t-elle.

Elle, ce qui l’intéressait depuis quelques temps déjà, c’était de devenir indépendante, de gagner son propre argent le plus rapidement possible, même si ce n’était pas des millions. Elle ne voulait rien devoir à personne, mais pouvoir sortir, et surtout pouvoir prendre soin d’elle. Cette idée et cette envie la travail-

laient depuis longtemps. Presque toute sa vie, si brève fut-elle, elle n'avait pensé qu'à cela. La première chose serait de s'acheter du maquillage, des produits de beauté, et des vêtements. C'était ça pour elle, la vraie vie, surtout ne pas se prendre la tête.

Lors de son rendez-vous avec le directeur de l'entreprise, ce dernier lui avait dit qu'elle était beaucoup trop jeune, et qu'elle devrait plutôt retourner à l'école. Sur le coup, elle avait pensé qu'il ne l'emploierait pas, et elle s'était demandé alors ce qu'elle allait faire. C'était sûr, ses parents l'enverraient en pension. Non ! Il n'en était pas question. Elle lui avait expliqué durant cet entretien, qu'elle était certaine d'avoir pris la bonne décision, et que son ambition était de travailler. En fait, elle en avait même un peu rajouté et avait parlé de la situation précaire de ses parents. Elle lui avait dit qu'à leur âge, ils n'arrivaient pas à trouver du travail et que c'était pour cette raison qu'elle devait trouver un emploi afin de les aider à subvenir à leurs besoins. Elle n'aimait pas parler de sa situation personnelle, mais dans son intérêt, elle n'avait pas hésité un seul instant. Après une bonne argumentation, le directeur lui avait dit qu'il comprenait et qu'il était d'accord pour la prendre à l'essai pendant deux mois. Ce n'était pas un travail difficile en soi, mais, il lui avait expliqué que ce ne serait pas du tout le même rythme que lorsqu'elle était à l'école. Il insista aussi sur le fait qu'il n'accepterait aucun retard. Malgré son âge, elle serait soumise aux mêmes règles que les autres salariés, ce qui était tout à fait normal. Il ne pouvait pas faire de favoritisme avec l'une de ses employées aussi jeune fût-elle. Tout le monde devait être sur le même pied d'égalité.

Comme convenu, elle commença le lendemain à six heures du matin. Elle avait l'habitude de se lever, mais jamais aussi tôt. Quand le réveil sonna à cinq heures quinze, cela lui fût difficile. Sur le coup, elle regretta presque sa décision d'avoir abandonné l'école. A cette époque, elle commençait rarement ses cours avant neuf heures. Aussi, ne se levait-elle jamais avant huit heures, soit à une heure raisonnable. Elle pensa alors « Oh là là ! C'est ça la vie active ? Je ne sais pas si je tiendrai le coup. Allez, courage et tu verras à la fin du mois lorsque tu auras ton

chèque dans les mains, tu ne penseras plus à ces contraintes et tu oublieras vite que tu te lèves aussi tôt ».

Elle se prépara rapidement, mais non négligemment. Ce n'était pas parce qu'elle allait travailler dans une entreprise qu'elle ne prendrait pas soin d'elle. Hors de question ! Elle avait choisi sa tenue la veille. Comme elle partait à vélo, elle avait opté pour un pantalon, un tee-shirt et une petite veste. Elle prit le temps de se maquiller, de se coiffer et de se contempler une dernière fois dans le miroir afin de vérifier sa silhouette.

Elle descendit rapidement à la cuisine prendre son petit-déjeuner et préparer son repas de midi. Elle fut surprise en arrivant dans la pièce. Bien qu'il fut très tôt, sa mère était également descendue, et était entrain de lui faire chauffer son thé.

— Voyons, maman ! Il est à peine plus de cinq heures du matin. Que fais-tu debout à cette heure ? Retourne te coucher !

— Ce que je fais ? Eh bien, tu ne le vois pas ? Je te prépare ton thé, lui répondit-elle comme si cela n'était pas évident.

— Oui, je vois ça. Ce n'est pas ce que je veux dire. Tu n'as rien à faire ici. Il est trop tôt, tu devrais encore dormir. Si papa s'en rend compte, il va encore râler.

— Ne t'inquiète pas. Il dort et tu sais... quand il dort, il ne se rend compte de rien. La maison pourrait brûler qu'il brûlerait avec elle sans s'en apercevoir.

— Ne dis pas des choses pareilles, maman, tu vas lui porter malheur. Il ne faut pas plaisanter avec ça.

— D'accord, j'arrête. Je ne dirai plus rien de tel. Tiens, prends ton thé, chérie. Il faut que j'apprenne à respecter ta décision, mais ce ne sera pas aussi facile que je le croyais...

— Oui. Allez maman, dépêche-toi. Retourne te coucher. Je te dis que papa va se réveiller et je n'ai pas envie de l'entendre hurler à une heure aussi matinale...

— Oui, je vais y aller, mais je vais d'abord prendre quelque chose avec toi. Je t'accompagne pour ton petit-déjeuner.

— Aujourd'hui d'accord ! Mais il est hors de question que tu te lèves tous les matins à cinq heures pour moi. Tu n'as pas à le faire, je t'assure. Je suis capable de me débrouiller seule.

— Oui, si tu veux. Mais, tu sais aujourd’hui est un grand jour pour toi. C’est ton premier jour de travail, et je voulais te souhaiter bonne chance et une bonne journée.

— Je te remercie maman. Mais surtout, ne t’inquiète pas. Tout se passera bien. Je te l’ai déjà dit, le directeur est vraiment très sympa. Allez, il faut que je me dépêche sinon j’arriverai en retard, et je n’en ai pas l’intention. Surtout pas le premier jour !

— Allez bonne chance et bonne journée. Surtout, n’oublie pas. Si jamais, tu vois que tu n’aimes pas ce travail, pense à ce que je t’ai dit. Je serai toujours là pour t’aider, te soutenir.

— Maman, je t’en prie. Remonte te coucher. Tu vas finir par me mettre en retard. Bonne nuit, et à cet après-midi.

Voilà, sa mère avait fini par la retarder, et elle dût abréger son petit-déjeuner. Il ne lui restait que vingt minutes pour arriver sur son lieu de travail, se changer. Elle sortit, ferma la porte à clef, enfourcha son vélo et se mit à pédaler aussi vite que possible. Elle voulait avoir le temps de se recoiffer et de s’arranger un peu avant de se rendre à son poste.

Cette première journée passée parmi les actifs fut terrible pour Isabelle et ceci pour plusieurs raisons. Elle était jeune, assez timide d’apparence et n’avait donc pas un contact très facile avec les autres employés. Elle s’y habituerait certes, mais il lui faudrait du temps. De plus, elle n’avait jamais travaillé donc il lui était difficile d’assumer ses tâches dans le temps imparti. Celles-ci n’avaient rien de très complexe, mais il lui fallut veiller au fonctionnement de sa machine et rester concentrée, ce qu’elle n’avait jamais réussi à faire en classe. C’était un peu différent ici. Elle devait se contenter de surveiller sa presse, oui, mais elle ne devait rien en retenir, comme durant les cours. Les horaires aussi étaient différents. Lorsqu’elle était en classe, elle avait droit aux récréations, à des heures de permanence, et lorsque des professeurs étaient absents, elle avait des heures libres durant lesquelles elle en profitait pour se prélasser et discuter de garçons, maquillage, sorties... avec ses amies. Là, elle n’avait droit à une pause qu’à neuf heures le matin. Une pause d’un quart d’heure seulement. Après, il lui fallait attendre midi et demi pour aller manger. Comme en plus, elle ne connaissait personne, elle n’avait pas osé se joindre à eux et s’était donc